



DIAC'aumônerie

Bulletin culturel et spirituel

N°2

Juin 2021

Clinique du Diaconat-Roosevelt (Mulhouse), Clinique du Diaconat-Fonderie (Mulhouse),
CSSR Saint-Jean (Senheim)



Tenir ensemble!

Éditorial : tenir ensemble

Depuis plus d'un an, nous sommes les témoins émus du courage, de la patience, et de la résilience de celles et ceux qui composent la communauté humaine des établissements de la Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse. Chacune, chacun là où il est, patients, famille, soignants, personnels hospitaliers, avec sa réalité et les forces qui sont les siennes. Nous sommes les témoins touchés, et souvent impuissants des récits de vies, que les uns et les autres, osent au détour d'une rencontre. Récits fragiles et précieux, qui disent combien nous sommes des êtres de relations, de liens, des êtres incarnés faits pour les embrassades, les salutations à pleines mains, les caresses et les baisers. Avec ces mots, nous voulons renouveler notre solidarité et notre reconnaissance pour tous les acteurs des établissements de la Fondation de la maison du Diaconat. Nous disons aussi notre pensée et notre soutien aux patients qui traversent ces lieux ainsi qu'aux familles qui les accompagnent... même si elles doivent encore rester sur le seuil...

Nous ne sommes pas là seulement pour durer et endurer, mais pour tenir ensemble, tous ensemble et avancer.

Emmanuelle di Frenna, pasteur aumônier-référent du service des aumôneries

Contact aumônerie:

service.aumonerie@diaconat-mulhouse.fr

03 89 20 55 38



Le mot de Pâques, Pasteur Hubert Freyermuth, aumônier au Diaconat-Fonderie

Après l'hiver : le printemps !

Assurément, il faut bien le reconnaître, le « déconfinement » printanier aura en cette année 2021, des allures bien particulières ! Dure a été, dure est encore la Traversée que vit toute l'humanité, avec son lot d'incertitudes, de larmes, d'incompréhension, de colère, de peurs...d'injustices aussi !

Sommes-nous au milieu du gué ou déjà presque arrivés ? Avec pour horizon un avenir plus lumineux, plus paisible ? Il est où le bonheur, il est où ?... Et s'il était déjà là, sur le point d'éclore tels des perce-neiges encore trop enfouis sous le manteau froid de nos hivers, et à côté desquels passent celles et ceux qui n'y sont pas attentifs car entraînés dans les tourbillons de la vie... Heureux alors, celles et ceux qui rêvent, qui espèrent... qui savent être patients, sans pour autant croiser les bras ! Je repense alors à cette anecdote : On a demandé un jour au Dalai-Lama: *"Qu'est-ce qui vous surprend le plus dans l'humanité?"* Il a répondu: *"Les hommes... Parce qu'ils perdent la santé pour accumuler de l'argent, ensuite ils perdent de l'argent pour retrouver la santé. Et à penser anxieusement au futur, ils en oublient le présent de telle sorte qu'ils finissent par non vivre ni le présent, ni le futur. Ils vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir... et meurent comme s'ils n'avaient jamais vécu."* Cette année, ce n'est peut-être déjà plus tout à fait vrai !

Alors oui assurément, à toutes et à tous : « Joyeuse Traversée, Joyeuses Pâques »

Coin lecture



Vivre avec nos morts, Delphine Horvilleur, Grasset

Par **Philippe Meyer**, professeur de Français et littérature au Lycée Don Bosco..

Delphine Horvilleur, rabbin, essayiste et philosophe a un parcours singulier : ses grands-parents sont rescapés des camps de concentration ce qui a fortement impacté son enfance et son adolescence, ses études se sont déroulées à Jérusalem et à New York et ses prises de position sont toujours dynamisantes. Surtout, elle est issue du mouvement juif libéral de France ce qui fait d'elle une des rares femmes à exercer la fonction de rabbin en France

Dans son dernier ouvrage, elle partage avec nous son rapport à la mort, sa pratique de cérémonie funéraire et son lien avec les familles. Elle part de situations concrètes pour en proposer une analyse pédagogique et compréhensible. Cette réflexion, née avec l'épidémie de Covid-19 et les contraintes ainsi engendrées, englobe sa pratique sur plusieurs années. Sous-titré « Petit traité de consolation » l'ouvrage se veut une réflexion pleine d'espoir pour nous aider à mieux appréhender l'angoisse ultime de nos vies : notre finitude.

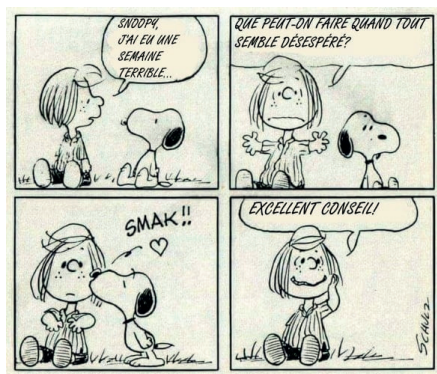


Illustration (copyright : schulz)

Culture et patrimoine :

La flagellation du Christ dans les vitraux du temple Saint-Étienne à Mulhouse, Roland Kauffmann, Pasteur



Le Christ a les yeux bandés et est injurié : le Christ, en robe blanche et nimbé d'une croix, est assis entre deux bourreaux qui lui mettent par dérision un roseau dans la main en guise de sceptre, le giflent et se moquent de lui. Par un effet de transparence, ses yeux restent visibles à travers le bandeau.

Luc 22, 63-65

63 *Les hommes qui tenaient Jésus se moquaient de lui, et le frappaient. 64 Ils lui voilèrent le visage, et ils l'interrogeaient, en disant : Devine qui t'a frappé. 65 Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres injures.*

C'est un moment tout à fait particulier dans l'histoire des religions où celui dont on dit qu'il est « le Fils de Dieu » va être frappé, flagellé et finalement crucifié. Cette déchéance de Dieu, qu'en termes théologiques on appelle la kénose, est le cœur du message évangélique : il fallait que Dieu se mette à la portée de l'homme en devenant homme lui-même pour que l'humanité puisse comprendre le projet de Dieu pour elle. C'est le cœur de la doctrine chrétienne.

La condition humaine

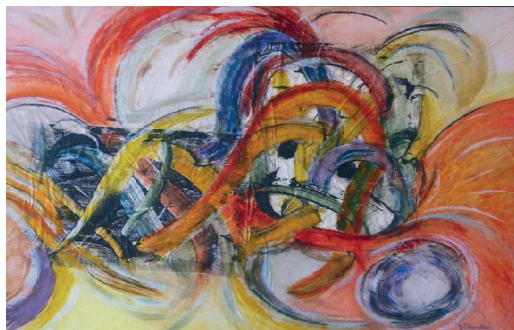
Ce qui arrive ici, n'est autre que le constat que la vie de Jésus est celle d'un homme ordinaire ! L'évangile nous le révèle pantelant et souffrant sous les coups de soudards anonymes, d'autant plus courageux qu'ils sont sûrs de leur impunité. Contrairement au Jésus de nos rêves, le Jésus de l'évangile est plus proche de L'Étranger d'Albert Camus ou de Winston Smith, le protagoniste de 1984, de Georges Orwell que du Christ tout-puissant des Églises.

Comme eux, il est une image de la simple condition humaine. Il ne s'agit pas d'être courageux ni parfait, ni même bon pour assumer simplement son refus de tout ce qui asservit, déshumanise et avilit. Pour être un homme, il faut être prêt à l'échec et en rencontrant cet échec, comme ces premières gifles à la croix, Jésus endosse pleinement notre condition humaine.

Regarder : Francine Chevallier-Meyer

***"(...) les tableaux aussi s'écoutent,
ils sont faits pour être vus,
mais plus encore pour être écoutés"***

Philippe Sollers, entretiens avec Carole Vantros, Mars 1997.



«Nous essayons d'interroger nos différentes mises au monde. En plus de nos naissances et de nos enfances, nos vies sont aussi ponctuées d'évènements qui nous réengendrent». Francine Chevallier-Meyer (Aumônier à Metz)



Gôûter : Le malibia à la Rose

Ingrédients :

40 cl de lait de coco
15 cl de lait de soja
60 grammes de sucre
55 grammes de maïzena
1 gousse de vanille
1 cuillère à café d'eau de rose
4 boutons de roses séchés
1/2 grenade

Mélanger le lait de coco au lait de soja et le faire frémir dans une casserole.

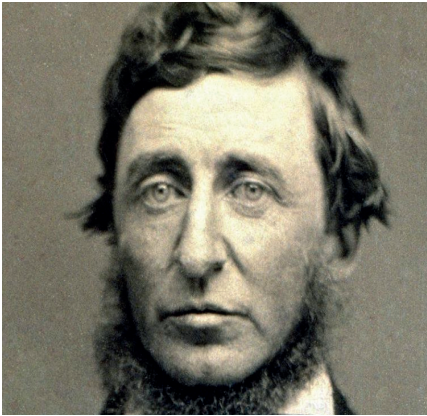
Ajouter le sucre, la Maïzena et la vanille, remuer sur feu doux puis ajouter l'eau de rose.

Placer la préparation dans 4 verrines puis laisser reposer au frais pendant deux heures.

Enfin, ajouter les boutons de rose ainsi que quelques graines de grenade.

Découvrir un penseur :

Henry David Thoreau 1817-1862



Henry David Thoreau revient à la mode. Il était connu pour ses excentricités et passait plus pour un marginal que pour un intellectuel qui a encore bien des choses à nous dire. La crise que nous traversons n'est pas sans rapport avec cette reconnaissance tardive, particulièrement dans les écrits du philosophe français, Michel Onfray.

Tout commence le 4 juillet 1845,

jour d'anniversaire de l'indépendance des États-Unis, lorsque Thoreau part vivre dans une cabane au bord de l'étang de Walden, à quelques kilomètres de la petite Ville de Concord dans le Massachussetts. Cette expérience, qui durera presque deux ans, est le point de départ d'une triple philosophie. Thoreau estime que l'homme doit vivre en harmonie avec la nature et que malheureusement le progrès l'en éloigne. La Nature est le cadre à l'intérieur duquel l'homme peut se comprendre de manière authentique, sans artifice. Ce départ est aussi la contestation d'une société qui ne se développe plus que pour l'appât du gain et la ruée vers l'or en est le triste symbole. Penseur du concret, Thoreau ne nous a pas laissé de traités spéculatifs comme tant d'autres philosophes. A travers ses livres, il nous donne une leçon de simplicité et nous invite à faire preuve d'une certaine frugalité. Il nous faut aller à l'essentiel, apprendre à nous passer de l'inutile et retrouver cette authenticité qui nous manque tant. Ses expériences et ses réflexions sont arrivées jusqu'à nous sous la forme de récits: Walden, La vie dans les bois, son livre le plus connu. Son Journal, qu'il a tenu de 1837 à 1861, un an avant sa mort, 7000 pages. Et surtout deux récits de voyage, Cap Cod et Sept jours sur le Fleuve. On le découvre encore sous un autre jour dans sa Correspondance.

Philippe Aubert, Pasteur

Spiritualité :

Pasteur Emmanuelle di Frenna, aumônier



« Ce jour-là, le soir venu, Jésus leur dit :
« Passons sur l'autre rive. » Quittant la foule, ils
emmènent Jésus dans la barque où il se
trouvait, et il y avait d'autres barques avec lui.
Survient un grand tourbillon de vent. Les vagues
se jetaient sur la barque, au point que déjà la
barque se remplissait. Et lui, à l'arrière, sur le

coussin, dormait. Ils le réveillent et lui disent : « Maître, cela ne te fait rien
que nous périssions ? » Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence !
Tais-toi ! » Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : « Pourquoi
avez-vous si peur ? Vous n'avez pas encore de foi ? » (Marc 4, 35-40)

Ces quelques éléments dans notre imaginaire peuvent soudainement
nous parler. Un lac, une embarcation, des gens sur la barque qui rament
après une bonne journée de travail, fatigués. Puis surgit de la nuit un vent
tourbillonnant, cette scène si tranquille soudain vire au drame.

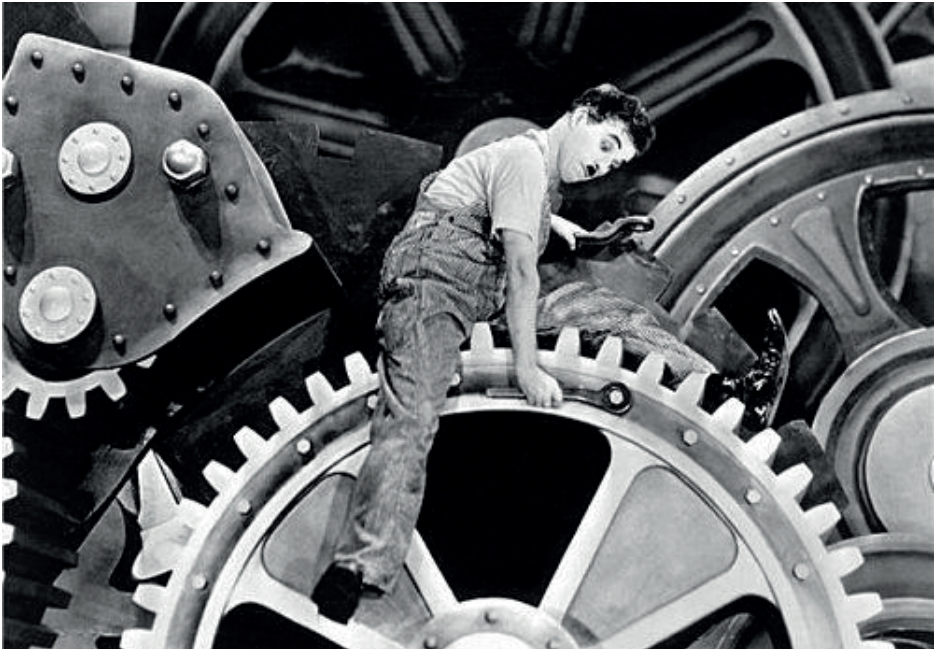
Cela arrive aussi que nous menions notre vie tranquillement et qu'une
tempête s'y engouffre sans crier gare...tempête collective, comme la covid
aujourd'hui, même si quelque part chacun la vit de manière singulière, ou
tempête plus personnelle, bien qu'elle éclabousse aussi notre entourage,
comme les maladies dont le diagnostic tombe et menace, mais aussi les
ruptures, les changements subis, et bien d'autres choses encore qui peuvent
nous arracher à notre tranquillité et faire tomber le bonheur que nous
pensions avoir construit. Tout s'écroule et il arrive que l'on se sente aspiré
dans un gouffre sans fond...submergé par une tempête violente bien loin de
nos rives familières : « les vagues se jetaient sur la barque, au point que déjà
la barque se remplissait », et les cris surviennent « Seigneur nous périssons !
» Un verbe grec en vérité très puissant, puisqu'il exprime l'idée « d'être déjà
perdu »... Se croire déjà perdu..voilà peut-être ce qui laisse la tempête prendre
toute la place et nous exiler, comme si nous nous perdions à nous mêmes...
il arrive alors que nous ne sachions pas faire autrement que d'anticiper le pire
et même de ne voir que cela... Face à cette pensée qui nous rend moribonds,
le Christ dit « *Tais-toi...! Tais-toi!* » mon cœur, et cesse de te condamner, de
te croire déjà perdu... car quelqu'un veille... et c'est cette promesse qui nous
tient la tête hors de l'eau...Cet ordre du Christ, ne nous promet pas d'éviter
la tempête, mais nous permet de la traverser, sans céder à la désespérance.
Et quelles que soient les épreuves, les remous, et même les pertes, nous ne
sommes pas perdus..engloutis, livrés aux entrailles du chaos... Ainsi écrivait
Dietrich Bonhoeffer dans sa prison en décembre 44 (il sera exécuté en avril
45) « *entourés de forces bienveillantes, nous prodiguant la vie chaque matin,
nous pouvons sans peur et en confiance affronter sereinement demain* » (in
von Güten Mächten)

Réflexion: l'homme et la technique,

Emmanuelle di Frenna, Pasteur-Aûmonier

La technique est nécessaire à l'homme car elle lui permet de se dégager de la nature qui est «violente»¹. Déjà dans le Protagoras, Platon² rappelle que l'homme vient au monde comme le plus démuné, il doit utiliser son corps pour travailler, et survivre. Chez Aristote, la technique (Technè) est un art, dans la mesure où elle consiste à transformer quelque chose dans «les règles de l'art». La technique en ce sens est donc «le propre de l'homme»³. Elle n'est pas contre-nature, dans la mesure où elle permet à l'homme «d'habiter» le monde. Le XVII^e siècle est une véritable révolution qui sera le début d'une nouvelle manière de comprendre la technique. Descartes, déjà penseur de la technique, y voyait une possibilité de libérer l'homme et d'améliorer son existence en étant «comme maître et possesseur de la nature». Au milieu du XX^e siècle, l'évolution de la technique est telle que Heidegger, en 1953 distingue la technique ancienne de la technique Moderne, signifiant par là un glissement d'utilisation : «tout se passe comme si l'humanité fonçait vers ce but, que l'homme produise techniquement l'homme»⁴. Concrètement, la technique au sens aristotélicien permet d'achever, de parfaire ce que la nature n'a pas fait, tandis que la technique telle que la comprend Heidegger, «procède d'une artificialisation de la nature qui est dénaturante». Jacques Ellul quant à lui (1912-1994) pense que l'ascension fulgurante de la technique ne concerne pas uniquement la matière, mais elle induit également une culture de la performance, de l'efficacité, de la puissance : «tout ce qui est techniquement possible sera nécessairement réalisé»⁵. La technique devient donc une fin en soi. Ellul distingue la Technique⁶ des techniques, par là, il annonce que la société est entrée dans une Ère de la Technique, elle en est l'enjeu, car elle devient désormais la norme de toutes les valeurs dont la caractéristique est la performance absolue. Mais pour Ellul, «toute innovation se paie, la Technique soulève à chaque étape de son développement, au moins autant de problèmes qu'elle n'en résout», elle n'est donc ni bonne, ni mauvaise. Il ne s'agit donc pas de prôner un retour au rudimentaire, mais de veiller à ce que l'humanisme, et le souci des plus fragiles ne se perdent pas à travers les progrès des biotechnologies et les ambitions humaines. Le professeur Gilbert Hottois, philosophe belge (décédé en 2019), spécialiste des questions technoscientifiques et du transhumanisme écrit : «*La civilisation technoscientifique se développe à partir de l'hypothèse selon laquelle l'homme est d'abord un produit du hasard et de la causalité et non l'expression d'un sens.*» . La logique technique se développe dans le but de maîtriser et transformer ce hasard selon le désir humain, l'Homme devient ainsi son propre architecte.» C'est la création de soi : 'Homme se définit à partir de lui même. Il est donc sa propre référence. Mais dans cette nouvelle anthropologie, quelle place est laissée à une extériorité (une transcendance)? Cette objectivisation de l'Homme comme «objet de perfectionnement» est-elle une tentative de maîtrise de notre impuissance face à la finitude? Et de quoi est on traître quand on est maître? La dignité Humaine, principe éthique, ne risque-

telle pas de devenir toute relative ? Une question millénaire demeure, celle du psalmiste : Qu'est-ce que l'homme, (pour que tu prennes soin de lui) ? Cf Psaume 8, pour peu qu'une place soit encore laissée à un autre... un Tout-Autre...



Médecine et malade au Grand Siècle à travers la correspondance de Mme de Sévigné (Extraits, thèse de médecine)



Isabelle Gallice Médecin au SSR St Jean

À l'époque des textos et des acronymes qui envahissent notre quotidien, c'est grand plaisir de réouvrir la correspondance de Madame de Sévigné.

Focus sur le XVII^{ème} siècle, dit le Grand Siècle, en référence au faste de la cour de Versailles et à la monarchie de droit divin alors à son apogée sous le règne de Louis XIV. 1626-1696. Une vie. Une femme. Un parcours entre la place des Vosges à Paris et la sépulture de Grignan sous le ciel venteux de Provence.

Comme à chaque époque, on naît, on vit, on meurt. On rit, on pleure, on aime, on souffre, on se moque, on tient salon, on fait la coquette, on reçoit ses amis, on se promène « au serein » dans les bois du château de Vitré en Bretagne et l'on écrit toutes ces joies et ces peines dans de longues lettres, d'une écriture large et légèrement penchée. Ce trésor se cache dans deux volumes de la Pléiade et à la bibliothèque nationale de France.

Autres temps, autres mœurs, dit le proverbe. Pas vraiment. Les épidémies s'affranchissent des calendriers. Chaque époque vit les siennes. Dans les marécages versaillais où l'on termine la construction du château légendaire, la fièvre des marais terrasse « les ouvriers, dont on emporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel Dieu, des chariots pleins de morts. » Il est question de « fièvre tierce, de fièvre quarte, de double tierce, avec des redoublements » dont on meurt « sans avoir eu le temps de penser ni au ciel ni à la terre. »

Eternellement les chiffres ont cette cruauté de construire des dates. Et sur ces dates, nos vies s'accrochent ou chavirent. Pour Mme de Sévigné, la césure s'opère le 4 février 1671, la veille de ses 45 ans, lorsque sa fille Françoise part rejoindre son mari le Comte de Grignan à l'autre bout de la France. Les dates ont la mémoire longue et narguent le destin. Le déchirement du départ de Françoise ouvre une plaie plus ancienne, celle de la mort tragique de Henri de Sévigné, un 4 février 1651, le mari volage et dépensier, jeune, beau, querelleur. Duel fatal contre le chevalier d'Albret pour une dame de Gondran dite « la belle Lolo ». Un coup d'épée au cœur à 28 ans pour Henri. Un coup au cœur pour Marie de Rabutin-Chantal, veuve le jour de ses 25 ans, avec deux jeunes enfants Françoise, 5 ans, et Charles, 3 ans.

Sur ce terreau de sang, de larmes et d'amertume la correspondance deviendra chef d'œuvre littéraire.

***"Cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme,
que je sens comme un mal du corps". 18 février 1671***

Une prière, Pasteur Charles Wagner

Père, garde-nous, enveloppés de ta tendresse puissante.
Notre esprit vacillant en a besoin.

Trop de choses l'impressionnent. Rassure-le.

Ne sommes-nous pas à toi ?

Dans les passages sombres, comme sur les sentiers lumineux ?

Dans l'incompréhensible, comme dans ce qui nous paraît clair ?

Père, garde-nous, enveloppés de ta tendresse puissante.

Notre esprit vacillant en a besoin.



Le service d'aumônerie de la maison de la Fondation du Diaconat de Mulhouse

Expression particulière de l'histoire de la maison du Diaconat, l'aumônerie protestante est un service de la Fondation dans lequel s'engagent des chrétiens et toutes personnes ayant le souci de l'autre. Par la rencontre, par le soutien humain et fraternel, par la prise en compte des questions existentielles, éthiques, spirituelles ou religieuses, mais aussi par des temps culturels, culturels ou conviviaux, l'aumônerie veut surtout prendre soin de ce lien humain si précieux en particulier dans ces moments de ruptures ou d'exils, de joie et de solidarité, d'inquiétudes et d'espoirs, de performance et de patience que nous pouvons rencontrer dans les établissements de santé, que nous soyons personnels, passants hospitalisés, passants visiteurs...

Formés à la relation humaine, à l'écoute, aux questions théologiques, pastorales et éthiques, les aumôniers se rendent disponibles pour tout un chacun, pour une présence, un échange, un accompagnement dans le respect des convictions et de la singularité de chacun.

Dans le cas de demandes religieuses spécifiques, l'aumônerie peut vous renseigner et dispose des coordonnées de représentants des différents cultes.

Les Aumôniers, sont régulièrement supervisés.

**Présence sur Roosevelt/Fonderie/SSR St Jean du Lundi au vendredi
Et sur appels: Soirs et Week-end.**

Pour contacter les aumôniers:

Lundi au samedi :

Tel : 03 89 20 55 38 Emmanuelle (Roosevelt, Fonderie, SSR St Jean)

Mardi et Jeudi :

Hubert (Fonderie) 03 89 36 75 86

Remerciements :

Mise en page : Service communication de la Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse

Sur une proposition de l'aumônerie protestante : Emmanuelle Di Frenna

Collaboration: Philippe Aubert, Philippe Meyer, Roland Kaufmann, Hubert Freyermuth, Francine Chevallier-Meyer, Dr Isabelle Gallice

Juin 2021